

L'Amérique latine sur nos écrans

La solitude du programmeur au moment de la sélection

André Pâquet

Number 118, September 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7792ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pâquet, A. (2004). L'Amérique latine sur nos écrans : la solitude du programmeur au moment de la sélection. *24 images*, (118), 8–9.

L'Amérique latine sur nos écrans

La solitude du programmateur au moment de la sélection

par André Pâquet

Sans conteste, c'est un privilège de parcourir les continents à la recherche d'œuvres cinématographiques nouvelles. Ne pas l'avouer serait malhonnête ! D'autant plus que cette recherche s'exerce dans des pays où une génération montante cherche à dire autrement la contemporanéité d'une autre Amérique. Et que cette nouvelle vague cinématographique fait courir tous les festivals à l'heure actuelle. Depuis cinq ans, je suis ce chasseur des images de la partie sud de notre continent pour le Festival des films du monde. Même si l'Argentine, le Brésil ou le Chili sont à près d'une journée de vol de Montréal, le mode de vie « à l'américaine » teinté d'influences européennes plus ou moins prononcées qui y est pratiqué est très semblable au nôtre. Mais nous partageons surtout avec leurs habitants une certaine latinité qui est une façon commune de voir, de vivre et de comprendre notre Amérique.

Chaque fois que je découvre un film, j'ai l'impression d'être le premier spectateur étranger d'une œuvre dont le destin échappe encore tant à son auteur qu'au programmateur que je suis. Ce film, ce regard, deviennent alors un secret, une sorte de confiance créative entre un auteur et un premier spectateur. Ce bonheur se multiplie au fil des autres visionnements dont les images se confrontent et composent le portrait d'un continent. Mais pour moi, cependant, le vrai bonheur c'est de dénicher le film inédit, à faire découvrir au public d'ici. C'est là le moment le plus intéressant de l'expérience, celui où l'on cherche, dans le cinéma de ce continent et de ce monde latin qui partage notre américanité, le regard, le moment magique, la démarche

cinématographique, une œuvre qui est un point d'ancrage pour mieux nous connaître. C'est l'aspect positif de mon travail !

La solitude, elle, se situe ailleurs. Quand on a peut-être laissé passer un film, ou quand on se demande *a posteriori* : « Me suis-je trompé ? » ; quand une œuvre particulièrement attachante nous échappe pour des raisons de marketing ou de stratégie commerciale, quand, par exemple, un film qu'on a découvert aboutit dans un autre festival pour des raisons x, y ou z. La notoriété acquise à Berlin, à Cannes ou à Venise peut fréquemment assurer la présence de certains films à Montréal et ce, par le biais d'ententes entre distributeurs états-uniens et canadiens. Généralement ces films, qui sont précédés d'une « aura » journalistique, feront l'objet d'une bonne couver-

ture de presse lorsqu'ils seront programmés au FFM, au Festival du nouveau cinéma ou lors d'un autre événement.

Cependant, le vrai moment de solitude pour moi survient lorsque quotidiens et médias ignorent des films présentés ici en primeur. J'ai parfois le sentiment que s'est installée, dans notre presse locale, une certaine paresse, une « tendance mode » qui fait qu'on se contente trop souvent de ne faire écho qu'aux films qui sont déjà portés par une certaine renommée internationale. Plusieurs films passent inaperçus ici alors que, souvent, ils aboutiront ultérieurement dans des festivals européens où ils obtiendront la reconnaissance qu'ils méritent. Pas moins d'une douzaine de films latino-américains que j'ai retenus pour le FFM se sont retrouvés par la suite (ou presque en même temps, parce que les dates de ces festivals coïncident) à Venise, à Locarno ou encore l'année suivante à Rotterdam, à Berlin ou à Sundance sans que nos journalistes n'y prêtent attention¹.

Or, j'ai encore en mémoire la grande curiosité du public montréalais pour les films que nous faisait découvrir le Festival international du film de Montréal dans les années soixante. Il y avait, alors, un esprit de découverte et un goût du risque partagés par la presse et le public. Cette attitude semble avoir été remplacée aujourd'hui par une course aux valeurs sûres, course qui, en fait, a complètement transformé l'esprit de plusieurs événements du genre qui sont devenus des tremplins de mise en marché de films vedettes.

Ainsi, la proximité de notre américanité avec celle des pays latino-américains dont j'ai parlé plus haut m'amène à retenir des films qui brosent un portrait de l'ensemble de la production de ces divers pays. Il y a des œuvres novatrices, la découverte de talents prometteurs, mais aussi celles d'une génération antérieure de cinéastes, avec un style, une griffe particulière qui caractérisent chaque école de ces pays et dont témoignent des productions plus courantes.

Il convient de rappeler ici que des pays comme l'Argentine, le Mexique et le Brésil ont une histoire cinématographique très riche et une expé-



Parapalos de Ana Poliak.

rience de cette industrie qui remontent bien avant les débuts de notre propre cinéma. Mais en parallèle il y a, chez la majorité des jeunes auteurs argentins par exemple, la volonté d'imposer un cinéma national et de démythifier un certain cinéma états-unien. On sent chez eux cette nécessité; on sent aussi que ce défi ne pourra être relevé sans briser les codes du cinéma hollywoodien. La situation économique et politique de l'Argentine actuelle a ses contraintes, mais celles-ci ont eu également pour effet de forcer les cinéastes à rechercher une autre façon de faire des films, loin de cet ardent désir d'une image qui fait consensus et veut rassembler l'opinion sous la bannière d'un cinéma rentable.

Encore cette année, l'Argentine domine largement ses voisins latino-américains, tant par la quantité que par la qualité de sa production. J'ai retenu plusieurs films dont il conviendrait, après ces *lamentations*, de souligner les caractéristiques. La suite des événements décrits plus haut nous dira lesquels viendront à Montréal.

Parapalos de Ana Poliak (Argentine)

Grand prix du Festival international du cinéma indépendant de Buenos Aires (Bafici), ce docu-fiction se maintenant sur la corde raide et oscille constamment entre les genres. Mise en scène et découpage participent ici d'une véritable œuvre de fiction, mais le propos du film, la vie d'un « planteur » de quilles dans un centre de divertissement de Buenos Aires, est essentiellement documentaire. C'est une œuvre dépouillée, d'une très grande rigueur, qui brosse le portrait intimiste de ce personnage dont la poésie et les gestes mille fois répétés donnent une sorte rythme intérieur au film, rythme accentué par le travail exceptionnel sur la bande sonore. On est pris d'admiration devant tant de simplicité et de respect.

Una de dos de Alejo Taube (Argentine)

Voilà une première œuvre remarquable qui nous entraîne dans l'univers d'une classe moyenne en perte de confiance, avant la crise de 2001. Un jeune homme, impliqué dans un trafic douteux pour survivre, se sent traqué par les policiers et retourne dans la petite ville de Lujan, dans la grande banlieue de Buenos Aires. Son retour coïncide avec les premiers saccages de supermarchés par les classes moyennes et défavorisées, exaspérées

par les scandales et la corruption politique du gouvernement Menem. Ce film est l'occasion pour le cinéaste d'explorer et de nous montrer les signes avant-coureurs de la crise qui éclatera en décembre 2001. Ce film, fait de regards croisés, de poésie, de silences, n'a rien de misérabiliste et nous donne à voir le ras-le-bol d'une classe moyenne désemparée par la situation et les politiques économiques dictées par l'Empire. On est ici en présence d'un talent à la mesure de celui des Trapero, Burman, Lerman ou Reitman. Diplômé de l'Institut du cinéma de Manuel Antin, Taube nous propose un regard neuf sur cette crise qui affecte toute une génération.

Dos ilusiones de Martin Lobo (Argentine)

Excellente comédie dans le style de *Hijo de la Novia*, de *Cleopatra* ou de *Samy Y Yo*, comme les Argentins savent si bien en faire. Ici, nous sommes dans le milieu de la télévision avec son obsession pour les reality shows, mis en parallèle avec la recherche de la célébrité instantanée. Le rythme est captivant, les situations sont parfois hilarantes et le jeu des acteurs est remarquable dans cette attaque en règle contre la télévision débiliteuse. C'est un cinéma populaire, mais bien fait, parfois même assez subtil, voire poétique.

El mago de Jaime Aparicio (Mexique)

Tadeo Acuna est un magicien de rue. Apprenant qu'il est atteint d'une tumeur au cerveau, il entreprend de mettre de l'ordre dans sa vie en revisitant son passé et ses amis. Lorsqu'il a enfin l'impression d'avoir accompli ses dernières volontés, avec l'aide de Morgana, sa jeune voisine de palier, il exécutera son dernier tour de magie. Ce premier film, rempli de rêveries et de merveilleux, s'inscrit dans la meilleure tradition d'un certain cinéma mexicain où le réalisme magique et une longue pratique du conte et de la légende, issus de la tradition orale, s'entre-mêlent pour nous offrir un petit film tout en fraîcheur. Aparicio (le bien nommé!) est un élève du CUEC, l'autre école de cinéma de Mexico. Il signe ici un film prometteur.


Machuca de Andres Wood (Chili)

C'est l'histoire d'une amitié entre deux adolescents dans un collège anglais privé de Santiago au moment de l'Unité popu-

laire. L'un d'eux provient d'une famille des « barrios » les plus pauvres de la capitale et son insertion dans ce collège privé résulte de l'application d'un programme de l'Unité populaire. À travers la vie quotidienne de ces deux jeunes, c'est la touchante histoire de la grande rupture, de la grande blessure chilienne issue du coup d'État de 1973 que raconte Wood. Par petites touches, il nous montre le processus qui a été alors mis en marche et la brutale fracture qui a marqué, et marque encore ce pays.

Tres veces dos de Pavel Giroud, Lester Hamlet, Esteban Garcia Insausti (Cuba)

La nouvelle génération cubaine est représentée ici par trois courts métrages de fiction réalisés par de jeunes réalisateurs gagnants d'un concours de l'Institut du cinéma cubain (ICAIC), qui remettait à chacun des gagnants 15 000 \$US pour produire et réaliser un film. Ils avaient une totale liberté de sujet et d'approche. En contrepartie, l'Institut s'engageait à couvrir le gonflage en 35 mm des films. Trois styles, trois approches, trois univers donnent ici le ton du cinéma cubain à venir. On est loin du cinéma cubain traditionnel, avec ces films surprenants de justesse et de style... et résolument modernes.

Au moment où j'écris ces lignes, certains de ces films ne sont pas encore confirmés. Le *vrai* moment de solitude, c'est donc maintenant. Toutefois, s'il y a une leçon à retenir de cet exercice qui me passionne, c'est que tout cela affirme que *le public*, le « grand » comme on aime à l'appeler, n'existe peut-être pas! Peut-être y a-t-il plusieurs publics pour un même film. Dans une salle de 200, 300 ou 1 000 personnes, on peut toujours observer plusieurs perceptions d'un même film. Et c'est là que, comme *programmeur de fond*, j'aime bien me retrouver. 

1. Des films comme *Felicidades* de Lucho Bender (retenu simultanément par Venise et mis en nomination aux Oscars), *Durval discos* d'Ana Muylaert, *Rocha que voa* de Eryk Rocha (sélectionné aussi par Venise et de nombreux autres festivals), *A traves da janela* de Tata Amaral, *De ida y Vuelta* de Salvatore Aguire, *Wagon Fumador* de Veronica Chen (repris par Sundance l'année suivant le FFM), *Cronica de un desayuno* de Benjamin Cann (repris par le Forum de Berlin) ou *Lavoura Arcaica* de Luis Fernando Carvalho (qui a récolté une vingtaine de prix internationaux par la suite).